

Il appropria souvent cette forme nerveuse à la philosophie stoïcienne dont elle semblait être l'expression naturelle ; lorsqu'il en revêtit les idées d'Epicure, il leur donna, grâce à elle, je ne sais quelle vigueur secrète qui en changea le sens même, et il mêla ainsi à leurs lassitudes et à leurs amorces un sentiment profond et puissant de la vie, qu'on ne rencontre point, à un degré aussi haut, chez les poètes les plus énergiques de l'âge moderne.

Le platonicien Virgile n'a pas été plus épargné par les réactions de notre temps. On a cru l'avoir condamné quand on a eu dit qu'il avait imité ses Eglogues de Théocrite, et son *Enéide* d'Homère ; pour les *Géorgiques*, après les avoir comparées à l'un des poèmes d'Hésiode, on a fait encore observer que le sujet en était sec, et mal distribué, et, qu'à l'exception de quelques épisodes tissés sur des lieux communs, on n'y trouvait que de beaux vers appartenant au genre descriptif, le plus humble de tous.

J'oserai dire que les corps chargés de la gloire de ces grands génies les ont mal défendus. On a trop souvent soutenu, par une dispute de mots, un combat engagé au nom de sentiments et d'idées dont il aurait fallu demander un compte sérieux ; on a beaucoup insisté sur les particularités, on a vanté d'admirables hémistiches, on a cité des pensées finement rendues, des sensations vivement interprétées ; et on a cru accabler par cette guerre de détail un ennemi qu'il fallait vaincre sur son propre terrain et par ses propres armes. Car, depuis le dernier siècle, l'esprit humain a changé sa méthode ; las de s'imposer la loi mobile et contingente des faits, il songe enfin à les soumettre au gouvernement éternel et nécessaire de ses idées.

Ce n'est donc point de la versification de Virgile, mais de sa poésie qu'il faut parler aujourd'hui ; c'est par l'esprit même du poète qu'il faut éclairer sa forme et la justifier.